

La Mère à Boire

Pimp Renelle



ibex Books

La Mère à Boire
(extraits)

Pimp Renelle

La Mère à Boire (extraits)

Une mère avec ses vagues et ses tsunamis
Une mère agitée

Ibex Books

Déjà parus dans la même collection chez Ibex Books :

Escalades dans les Alpes, Edward Whymper
Chroniques Paléolithiques, Jean Pierre Banville
La Conquête des Plateaux, Jean Pierre Banville

En collaboration avec Camptocamp-Association :
Sommets et Dépendances, collectif Camptocamp.org

Liste complète des ouvrages disponibles
en versions imprimée ou électroniques
consultable sur
<http://www.ibex-books.com>



Illustrations de couverture d'après
« La Grande Vague de Kanagawa »
1831, Hokusai Katsushika

© Pimp Renelle, 2011

« On ne pourrait apprendre le courage et la patience
s'il n'existait que la joie dans le monde. »

Là-bas à l'horizon...

Je pensais, je croyais, vivement et sincèrement

quand je regardais ces mères engueuler leurs
progénitures et les menacer de leur coller une torgnole au
premier pas de travers

je me disais que moi, sans aucune expérience et sans
même une longue-vue, je pouvais faire mieux !

Ce texte est un extrait de *La Mère à Boire*
de Pimp Renelle parues aux éditions Ibex Books.

Pour commander le livre en version imprimée à la demande
ou en version électronique complète,
rendez-vous sur
<http://www.ibex-books.com/livres/la-mere-a-boire/>



PRÉFACE

Je dédie ce petit livre à toutes les mamans, ainsi qu'à tous les papas qui souffrent en silence et dans la pénombre de leurs imperfections, qui lèvent le regard vers le ciel pour y chercher la lumière bénéfique et constructive qui leur permettra d'avancer dans la vie, y compris quand ce ciel est chargé de nuages grisâtres à l'allure pas très sympathique.

Ne faites pas comme moi, mais faites mieux.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont croisé mon chemin et tous ceux qui ont contribué indirectement à ce récit.

Tous les personnages sont anonymes sauf mes filles. À ceux qui se reconnaîtront et qui se trouveront face à une sorte de miroir dont le reflet risque de ne pas leur plaire, je présente toutes mes excuses. Je leur propose cependant d'accepter ces images comme des critiques constructives.

Chaque relation qu'on entretient, même douloureuse, nous permet de grandir, d'évoluer et d'avancer.

Faites bon usage de ce qui suit si vous vous aventurez au fil des pages de ce livre.

C'EST LA MÈRE QUI PREND LA FEMME OU LA FEMME QUI PREND LA MÈRE ?

J'avais 23 ans quand une vague m'a surprise... Je venais de passer la bague au doigt. Un peu naïve et déjà pleine d'illusions, j'avais décidé d'épouser un adolescent, de 23 ans aussi, un éternel adolescent qui n'avait pas su mûrir. Il se sentait bien comme il était. Punkt schluss!

Trois ans plus tard, ce fut un mardi que ma première fille, Eunice, vit la lumière du monde – lumière électrique certes – lors d'une nuit de violents orages. J'en ai gardé un souvenir fort, entre éclairs, tonnerre et douleurs, ce pot pourri d'événements me « pulsait » dans une symphonie fantastique.

Ma deuxième fille, Béatrice, est apparue vingt-huit mois plus tard, en pleine journée, vite fait et sans histoires.

Ma vie conjugale a duré sept ans. Sept ans de disputes et de futilités. Sans que nous ayons eu la chance de partager les découvertes en commun, la spiritualité du couple ou encore la vie de famille : l'aventure dans le bon sens du terme que deux êtres peuvent vivre ensemble.

Ma Béa avait à peine six mois quand j'ai décidé de quitter le domicile conjugal pour un foyer d'accueil, à l'organisation exemplaire. Mes filles allaient à la crèche qui était intégrée au foyer et moi, j'avais des éducateurs qui m'encadraient pour les démarches à suivre.

Par la suite, je me suis inscrite au chômage en tant que femme séparée et sans travail. Formalités remplies d'aléas administratifs et de contraintes. Les premiers versements du chômage n'ont eu lieu que cinq mois après mon inscription, car des documents étaient régulièrement manquants ou perdus.

Quand on s'inscrit au chômage c'est toujours le même rituel : il y a à chaque fois quelque chose qui manque, perdu ou oublié, et les dossiers n'avancent pas.

Les fonctionnaires s'en lavent alors les mains, n'admettent même pas que c'est leur service qui perd les documents, et ensuite nous disent sans cesse :

— Vous ne nous avez pas fait parvenir les documents !

— Combien de fois faut-il vous envoyer les mêmes documents ? demandais-je.

Ils rétorquaient :

— Alors, c'est sûrement la faute de la poste...

La poste avait un généreux et large dos.

En attendant les versements du chômage, j'avais bénéficié des aides sociales, qui me permettaient de couvrir mes factures mensuelles.

Par le biais du « chô » (par la suite j'appellerai ainsi le chômage, car ce mot risque de se répéter à de nombreuses reprises et d'être fastidieux à écrire comme à le lire), même si je n'étais pas payée, je pouvais bénéficier d'autres prestations. J'avais demandé à suivre des cours, mais, en ce temps-là, le chô ne donnait les cours qu'au compte-gouttes et souvent à la tête du chômeur.

De nos jours, on vous propose des cours à tout va et même si cela ne va pas, si les cours ont déjà été suivis auparavant ou si on travaillait déjà depuis des années dans le domaine... Enfin, disons que ce sont des cours de perfectionnement.

Suivirent deux ans de cours et de devoirs, de stages et de recherche d'emploi, de déménagements et de changements de couches-culottes. En passant par l'éducation intensive et le portage à bout de bras de mes bambins dans les transports publics. Ainsi que par les commissions du samedi pour le reste de la semaine. Ce qui me prenait toute la journée car, faute de bras et de moyens de transport, je devais faire des allers et retours au supermarché avec la poussette. Il ne me restait que le dimanche de répit, et cela pour mettre en ordre et au propre mon appartement. À l'époque mes progénitures étant petites, « trainassouillaient » souvent au sol. Un nettoyage régulier s'imposait donc.

Évidemment, c'était sans compter mon divorce en cours qui n'était pas une sinécure, vu que M^ossieur ne voulait pas divorcer à l'amiable et que les histoires à conflit faisaient régulièrement irruption.

Le tout en même temps donnait un cocktail explosif dégusté sans modération et qui a duré vingt-quatre mois sans repos du corps ni de l'esprit.

Après deux ans de dur labeur et de recherche, j'ai finalement obtenu un poste dans la finance en tant qu'assistante et réceptionniste semi-qualifiée.

Ces deux premières années pendant lesquelles j'ai vécu seule avec mes filles en tant que famille décomposée furent deux ans durs et longs. Mais ce n'était rien, car lorsque j'étais mariée, je souffrais bien plus dans mon esprit. L'effort physique qui en résultait dans ma vie de mère séparée était bien plus supportable et confortable que la prison de verre dans laquelle j'avais vécu pendant les sept ans passés aux côtés de mon semblant de mari.

Lors de ces deux sacrées années, je me trouvais terriblement seule, n'ayant pas de famille, seulement mes deux filles et très

peu d'amis, la plupart s'étant débinés lors de notre séparation. J'appelais ça le syndrome de l'immigrant.

La seule famille restante était une tante – jeune femme très compatissante et attentionnée – qui était la soeur du père de mes enfants et qui avait gardé le contact avec nous. Ainsi ses enfants et les miens continuaient à se voir – il aurait été dommage de démolir toute la famille. Mon entourage s'arrêtait là.

Lors de mes cours, stages et autres activités liées au chô, j'essayais de me faire des amis, j'avais envie aussi de trouver des amies. Mais c'était une tâche très ardue, on ne se fait pas des amis du jour au lendemain. Il fallait faire preuve de patience... et les amis c'est un peu comme l'amour, ça plait ou ça ne plait pas.

Je faisais de mon mieux et j'apportais des croissants le matin ou faisais des bonnes choses à la maison que je partageais ensuite avec mes camarades.

J'invitais souvent certaines personnes à venir manger chez moi. Parfois j'organisais des repas en petits groupes, pour que la soirée soit plus chaleureuse. 20% du temps ça marchait mais en général je me heurtais à des refus.

Je ne comprenais pas le pourquoi d'autant de refus de la part de certaines personnes, surtout des femmes. Au quotidien, je m'entendais parfaitement bien avec tout le monde, j'avais du plaisir à discuter avec les personnes en question et il me semblait que c'était tout à fait réciproque.

Souvent les excuses étaient assez bidon :

— Mon mari s'est tapé le pied contre un armoire, on ne peut pas venir...

— Je dois classer des photos en retard, je ne peux pas...

— J'ai la fièvre...

La majorité du temps, c'était à cause de leurs enfants, ils n'allaient pas bien ou ils étaient très fatigués.

Parfois, certains venaient avec deux heures de retard et d'autres ne venaient pas du tout, sans avertir.

Une de mes connaissances masculines m'avait donné son explication :

— Tu es une femme célibataire, divorcée et avec enfants. Ça laisse penser à une grande majorité de femmes que tu cherches un homme. En plus tu es jolie et toujours bien présentable... donc certaines ont peur que tu leur fasses de l'ombre.

Ce n'était pas l'avis de la seule copine qui m'était restée fidèle, bien que mariée. En tout cas la théorie précédente n'était pas applicable à sa situation.

J'avais fini par essayer de me faire des amis même s'ils ne me plaisaient pas et si on n'avait pas forcément d'atomes crochus. J'avais tellement besoin de me sentir entourée que je prenais presque tout ce qu'il m'était possible de prendre.

J'avais besoin de communiquer, d'entendre mon téléphone sonner, d'envoyer des cartes postales pendant les vacances, d'offrir des fleurs à mes copines... Des petits attentions que j'avais besoin de partager et que, par la même occasion, je m'attendais à recevoir aussi en retour. Et aussi de garder le contact, boire ensemble une tasse de thé, faire une sortie, se revoir avec nos enfants respectifs. Mais pas de chance, ça ne marchait pas... Rares furent les fois où j'ai pu obtenir quelque chose en retour et ce n'était que passer.

Bien des années plus tard j'ai été confrontée à une drôle de situation ; je m'étais trouvée avec deux billets pour l'opéra de Genève en main... Je cherchais un ou une accompagnatrice et j'offrais même le billet.

J'économisais avec beaucoup d'effort pour m'offrir un ou deux opéras par année, ainsi qu'à celui ou celle qui m'accompagnerait. Comme je n'avais pas eu le bonheur de

rencontrer une personne qui aurait eu la bonne idée de faire ça pour moi, je le faisais aux autres.

J'ai cherché dans mon entourage amical et professionnel mais soit les gens étaient déjà pris, soit l'opéra n'était pas leur tasse de thé, soit ils devaient me détester. Hypothèse que j'ai fini par retenir après avoir demandé à treize personnes qui ont toutes refusé.

Malgré tout, j'arrivais à conserver la majeure part du temps un cercle de connaissances. Mais c'était très ardu et cela me demandait toujours beaucoup d'énergie.

Ce terrible et pressant besoin de me trouver régulièrement en présence d'adultes, et pas seulement de mes enfants, me pesait.

Les relations avec mes filles étaient très sommaires, se résumant souvent à des réprimandes et à des crises de nerfs car elles me poussaient à bout – au point de m'arracher les cheveux – et mon plaisir d'avoir une vie de famille s'évanouissait.

Je passais la plupart du temps à faire le gendarme et mes filles étaient devenues une charge, un boulet que je trainais à mes chevilles.

Le fait d'être avec des adultes, même si mes filles étaient présentes, me permettait de me reposer, car nous avions un comportement différent de quand nous étions seules.

C'était alors une pause dans le temps, un souffle d'air frais. Je pouvais placer des mots posés, des mots réfléchis loin des relations conflictuelles qui étaient devenues celles que j'entretenais avec mes filles quand le rêve d'être mère était devenu un cauchemar.

Malheureusement de temps à autre, il arrivait à mes chers bambins de provoquer des situations embarrassantes. Surtout ma Béa car elle aimait se faire remarquer en se

donnant en spectacle avec son pot de chambre ou en faisant des stripteases.

Ce ne fut pas toujours facile de gérer ça, mais on s'en sortait pas trop mal : soit elle finissait dans sa chambre toute seule, soit avec l'aide de certaines personnes présentes on arrivait à arranger la situation et à en tirer quelque chose de positif.

Je recevais plus souvent chez moi que les autres ne m'invitaient. La seule et vraie copine que j'avais à cette époque-là m'invitait régulièrement à des diners chez elle avec son mari et parfois avec d'autres amis.

Sinon, la plupart de mes connaissances ne m'invitaient que rarement ou alors expressément sans mes enfants.

Au cours de ces trois mois passés au foyer, j'ai rencontré plusieurs femmes dans la même situation que moi, mais malheureusement aucune ne me correspondaient et elles avaient toutes un caractère de chien enragé ! Je n'avais donc aucune envie de me lier d'amitié avec elles.

Je finis par retourner chez moi, car Môssieur avait réussi à trouver un autre appartement et quitté celui où nous vivions. Mes filles et moi avons alors pu réintégrer notre appartement et retrouver nos affaires. Enfin... ce qu'il en restait...

Quelques semaines plus tard, je commençais à recevoir des appels téléphoniques d'une des filles que j'avais rencontrées au foyer. Ce n'était pas une de ces enragées, heureusement, mais une vraie nunuche pas débrouillard, ni vive d'esprit et par la même occasion inconsciente de son comportement envers les autres.

À la bonne heure... arrrgh ! Je n'avais aucune envie de la fréquenter mais j'ai fini par la supporter pendant cinq longues années. Jusqu'au jour où, alors qu'elle avait le plus besoin de moi, j'ai explosé, ne pouvant plus l'entendre, ni

supporter son fardeau, car il devenait trop lourd pour moi...

Cette charmante personne, m'appelait souvent pour me souffler dans l'oreille – dans le vrai sens du terme, car s'était sa toute première réaction chaque fois que je décrochais le téléphone. Elle ne me disait ensuite même pas bonjour, ni ne demandait si elle me dérangeait. Bien des fois nous étions à table et il fallait que je finisse par manger froid car elle avait des choses terriblement intéressantes dont elle devait me faire part. Les appels avaient une fréquence de deux à quatre par semaine.

Je pourrais interpréter qu'elle avait les mêmes besoins que moi... des besoins tout à fait humains de parler à quelqu'un ou plutôt que quelqu'un écoute ses malheurs... parce qu'elle ne s'intéressait même pas aux autres.

Sa méthode consistait à dire qu'elle avait trouvé un appartement et ensuite à me demander ce qu'il fallait faire pour certaines démarches administratives. Qu'elle ne trouvait pas de travail, qu'elle arrivait en fin de droit du chômage... et que sa fille avait ceci ou cela et qu'elle n'arrivait pas à jongler avec les horaires de l'école. Qu'elle devait aller à des rendez-vous et s'occuper de toutes les autres choses qu'elle avait à faire. Ce qui dans le fond se résumait à très peu de choses.

Parfois, elle m'appelait en début de semaine et je lui demandais ce qu'elle avait fait de beau durant son weekend.

— J'ai dormi jusqu'à 11 heures et ensuite j'ai été acheter un paquet de cigarettes... L'après-midi, j'ai amené ma fille à un anniversaire, après je suis rentrée regarder le programme tel et intel à la télé...

Même si elle ne s'intéressait pas du tout à ce que nous avions fait, parfois je tenais quand même à lui en faire part.

— Nous, nous sommes parties à 7h30 et avons pris le train pour Montreux, puis le petit train à crémaillère qui monte aux Rochers de Naye, sommet qui culmine à 2000 m

d'altitude, et nous nous sommes baladées par là autour. Il faisait grand beau, les filles étaient pénibles comme à leur habitude car elles n'aiment pas du tout marcher, enfin ! Mais dans l'ensemble tout s'est bien passé et nous avons passé une très bonne journée.

Je lui donnais des tuyaux, des choses qu'elle pourrait faire aussi, même sans voiture et sans beaucoup d'argent. Je lui avais aussi conseillé – sans vouloir la vexer – de consulter une psychologue. Moi-même j'en avais une et il n'y avait pas à avoir honte. Et je lui ai dit :

— Ça me permet de raconter tous mes bobos et même de récolter des enseignements que je peux mettre en pratique. Et ça m'évite de devoir appeler mon entourage pour débiter tout ce qui va et ce qui ne va pas. Si je faisais cela constamment, je n'aurais plus personne du tout comme ami.

Que c'était triste Venise, elle comprenait ce qu'elle voulait comprendre... Rien ne la faisait bouger dans le bon sens... rien !

Une fois entendues toutes ses plaintes, je lui expliquais que j'avais les mêmes difficultés à double avec mes enfants. J'avais eu à faire les mêmes démarches, les unes après les autres. Chaque service nous donnait les consignes nécessaires pour entamer et poursuivre le bon déroulement des dites choses, et pour cela pas besoin de paniquer.

Dans le fond j'aurais aimé lui dire que j'en avais assez de ses histoires sans intérêt car j'avais les mêmes problèmes à résoudre et que je n'avais pas envie de jouer le rôle de son assistante sociale.

Madame, au lieu d'avancer, finissait par stagner sur place. La seule chose qu'elle savait faire, c'était de m'appeler pour demander des conseils qu'elle ne mettait jamais en pratique. Parfois même, elle avait le culot de m'appeler toute affolée – encore plus que d'habitude – pour me supplier de venir

en urgence au centre ville, boire un café quelque part pour qu'on se parle.

J'étais tombée une fois dans le panneau... Quand je lui demandai où étaient le problème et l'urgence exactement, car je n'avais jusqu'ici rien entendu d'autre que ses banales histoires habituelles, elle me répondit :

— Je voulais te voir... boire un café et pouvoir discuter avec toi.

— Et... il ne t'est pas venu à l'esprit... que j'avais peut-être autre chose à faire qu'accourir vers toi, dès que tu m'appelles ?

À cette période je n'avais pas le courage d'aller jusqu'au fond de mes pensées, et j'essayais d'employer des mots pas trop directs dans l'espoir qu'elle comprenne. En vain. Elle a continué par la suite... Pour finir, je disais oui au téléphone et je la laissais poiroter devant son café, car mon cœur n'était pas disponible pour écouter ses aventures domestiques.

Des fois ça nous est arrivé de sortir ensemble dans la campagne genevoise pour nous balader avec nos filles. Mais même avec sa fille, ça ne marchait pas toujours, car il y avait des crises et une des miennes finissait par pleurer... La sainte mère était toujours en train de caresser dans le sens du poil sa progéniture bien-aimée, même si c'était elle qui provoquait certaines situations... C'était à devenir violette, tellement je bouillonnais.

Mais ma fille est adorable... Elle ne l'a pas fait exprès... Ce n'était pas méchant de sa part... Elle voulait bien faire...

C'était sans fin, la mère n'arrivait jamais à assumer que sa tendre fille emmerdait les autres... et en l'occurrence, les autres c'étaient les miennes.

Lorsqu'elle m'appelait à la maison, comme elle savait si bien le faire, pour raconter ses blablatages habituels, parfois je n'aillais pas bien non plus, sur mon canapé en train de

déprimer, le regard dans le vide, de cogiter ou d'imaginer comment m'en sortir avec mes bobos.

Et voilà que Madame se ramenait avec ses casseroles au fond cramé, et ses œufs aux plats ratés... ses désespoirs. Malgré ma voix vaseuse au téléphone, que j'accentuais rien que pour qu'elle comprenne que je n'avais pas le moral.

Elle rebondissait chaque fois avec ses caprices fondus. C'est à peine si je répondais... Parfois, je posais carrément le téléphone – je vous assure qu'elle ne se rendait même pas compte que je ne l'écoutais pas – ça causait, ça causait... sans poser la moindre question à mon sujet. Ou bien je l'arrêtais sec :

— Non non... par pitié, non, je ne suis pas bien... pas envie de parler, salut !

Même si elle ne me demandait jamais comment j'allais, je la mettais au parfum pour qu'elle intègre vite fait que pour moi aussi c'était dur. Mais rien n'y faisait elle ne changeait guère ses habitudes.

Cela a duré des années. Il est arrivé un jour où quelque chose de grave dans sa vie est arrivé.

Au secours ! Là, il m'a fallu une bouée de sauvetage et à elle, un canot gonflable.

Madame venait d'apprendre qu'elle avait un cancer du sein.

Ciel ! Elle tombait des nues, en rage, en colère... c'était de l'injustice ce qui lui arrivait.

Mais à aucun moment il ne lui est venu à l'esprit de se demander pourquoi elle avait cette maladie... et ce que celle-ci pouvait lui apprendre.

Les maladies ne tombent pas du ciel, non non. Notre mode de vie, notre hygiène alimentaire, notre passion et notre vision du monde... y sont pour quelque chose. Et puis évidemment les prédispositions avec lesquelles nous venons

au monde. En d'autres termes si notre système immunitaire est déjà affaibli ou pas.

Alors, je l'ai écoutée une fois. Elle avait commencé des traitements très lourds qui la laissaient assez mal.

Je l'ai écoutée deux fois. Elle se sentait indignée par le fait qu'il n'y avait personne qui ne l'aidait, ni ne la soutenait...

Je ne l'ai pas écoutée une troisième fois. Je l'avais coupée net dans ses discours, car cela faisait cinq interminables années que j'écoutais à répétition ses maux, sans que cela ne soit de vrais maux.

— Et maintenant, pour moi c'est du domaine de l'impossible. Si tu m'avais économisée, moins usée, à crier au loup, quand il n'y avait pas de loup, peut-être que j'aurais pu te soutenir. Mais là, je n'ai ni le cœur, ni la force de continuer à t'écouter. Cinq ans de plaintes consécutives sans montrer le moindre changement. Désolée de te faire du mal, en ce moment où tu as le plus besoin de moi, mais je ne veux plus t'entendre. Tu dois te débrouiller autrement. Est-ce que tu as compris ? Ce n'est pas une question. Adieu !

Décision horrible pour moi de lui annoncer si froidement ma vision des choses. Je ne me sentais même pas soulagée après le coup de fil. Et il a du être écrasant pour elle qui ne s'y attendait sûrement pas.

Mais ce ne fut pas tout... Six mois après elle me rappelle pour me raconter l'évolution de sa maladie et ses récidives. Crac B O U M !!!

Pendant tout ce temps, j'avais essayé aussi de trouver un ami, un copain, un homme qui oserait... qui serait assez courageux pour faire sa vie avec une femme qui avait des enfants. Mais en aucun cas je ne m'intéressais aux maris de mes amies ou de mes connaissances. Cela se passait dans une autre sphère et je ne mélangeais surtout pas les situations.

À cette époque les rencontres par internet n'étaient pas encore courantes. J'utilisais les annonces dans une revue hebdomadaire qui ne racontait pas des histoires pour nanas, du type Madame Figaro ou bien Paris Match. C'était une revue économique et politique abordant des sujets divers, nationaux et internationaux.

Par ce biais, j'avais eu l'occasion de rencontrer des gens très aisés et cultivés, mais en contrepartie, ils étaient souvent moches, ou petits, ou même parfois extravagants.

Vu qu'ils fonctionnaient avec les petites annonces, parfois ils sortaient avec plusieurs femmes en même temps. Apparemment cela s'avérait difficile de choisir... Ou plutôt certains en profitaient pour en tirer le plus grand profit – même si cela ne se disait pas, il y avait souvent des cachoteries, des mensonges, des choses qui ne concordait pas, donc cela laissait présager et imaginer bien des choses inhérentes à ce type de situation.

La plupart du temps les hommes étaient tellement pressés d'avoir des relations sexuelles que la relation finissait tout de suite faussée... et dans le fossé.

Ils ne comprenaient pas pourquoi ils devaient s'abstenir lors d'un début de relation. Ils n'en voyaient pas l'utilité. D'ailleurs d'après certains, passer à l'acte sexuel permettait d'ouvrir des portes... aux sentiments.

Pour ma part, je faisais souvent des remarques ou je donnais mon point de vue et par la suite il fallait s'attendre à de multiples réflexions plutôt bien vertes... à devenir mure, en d'autres mots. J'avais entendu des commentaires assez bariolés et très crus :

— J'ai pas envie d'avoir une copine et de devoir me masturber !

— Quand ça fait trop de temps que je n'ai pas eu de relations, ça me rend agressif.

— Je ne comprends pas pourquoi tu te retiens de montrer ta sensualité...

— Moi, je n'ai pas envie de me marier avec quelqu'un que je ne connais même pas physiquement.

Souvent ils ne prenaient pas en compte mes sentiments. Savoir si j'étais amoureuse ou pas était le cadet de leurs soucis. Comme si la relation ne se basait que sur l'avis de l'un et pas de l'autre.

La plupart se basaient sur le sexe et malheureusement ne s'investissaient jamais, ou très peu, du côté intellectuel. Si la relation ne marche pas à cause de plusieurs différences, ce n'est pas le sexe qui va sauver quoi que ce soit.

À certains que j'avais trouvés intéressants et cultivés, j'avais proposé de rester amis, mais la réponse fusait, de but en blanc :

— Oh non, des amies j'en ai tout plein ! Moi, je veux une femme !

A force d'entendre de telles remarques blessantes et égoïstes pendant des années, j'ai fini par croire qu'il n'existait pas de mâles porteurs d'espoir avec des points de vue plus élargis. Avec un regard plus positif mettant en avant l'avenir et tout le bonheur qu'on pourrait y placer... construire... parcourir ensemble, sans le souci de devoir éjaculer tout de suite ou dans les heures qui suivent.

C'était impossible de refaire leur éducation. Dans la quarantaine et avec des enfants pour la plupart, changer leurs méthodes et leurs fonctions basiques était très difficile. Même avec ceux qui proclamaient vouloir aussi refaire leur vie avec une autre femme avec ou sans enfants, cela restait très sommaire.

Dans la réalité ils étaient tellement attachés à leurs ex-femmes qu'ils avaient surtout envie d'avoir une amie juste

pour les bons moments et ne voulaient rien savoir des contraintes.

Ceux qui étaient pères et qui s'investissaient dans leurs relations parentales, mettaient souvent leurs progénitures au sommet de la nouvelle relation. Cela devenait donc mission impossible de refaire leur vie avec quelqu'un dans une situation similaire. J'ai appris par la suite que cela s'appelait le syndrome du père divorcé. À la bonne heure ! Cela me faisait une belle et longue jambe.

On devrait créer une école pour pères divorcés car je crains qu'ils n'aient grand besoin d'être pris en charge et cela pour le bon fonctionnement de notre société. Un peu comme des trous sans fond... et qui ont un grand besoin d'étancher leurs... je... ne trouve pas le mot... je vous laisserai compléter si jamais vous trouvez.

Lorsque c'était moi qui postais une annonce, j'avais pas mal de réponses, mais il y avait tellement de tri que pour finir...

D'abord les lettres sans intérêt et sans trop d'investissement – deux ou trois lignes en tout. Ensuite, l'étape suivante : les discussions au téléphone. Parfois cela n'allait pas plus loin.

Je me souviens d'un coup de fil pendant lequel un monsieur me répondit avec une voix à l'ivresse mal dissimulée. À la fin de l'entretien téléphonique, il me posa la question :

— Alors... on pourrait aller boire un petit coup pour se rencontrer ?

Pendant cet échange, j'avais réussi à être très spontanée et ma réponse fut de but en blanc :

— Bah, non...

Je n'avais pas eu le temps d'ajouter un mot qu'il raccrocha avec brutalité après avoir conclu la conversation :

— Salope !

Et si finalement un rendez-vous se concrétisait, le moment arrivé, je n'avais plus qu'une envie : partir en courant !

Donc, d'une vingtaine de lettres il n'en restait parfois qu'une voire pas du tout.

Après de multiples échecs, je me suis résolue à lâcher prise et à fuir les hommes divorcés avec enfants.

Mais avant d'en arriver là, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Il m'a fallu plus de cinq ans pour comprendre que c'était mieux ainsi que de vouloir à tout prix rencontrer des gens qui ne m'apportaient pas une relation stable et calme. La plupart des relations n'étaient même pas nettes, car souvent pourries de mensonges, de tromperies et de non-dits.

J'avais fini par laisser tomber l'idée de refaire ma vie. D'ailleurs on ne refait pas sa vie, on emporte avec soi son expérience, ses croyances, les événements qui nous ont marqués. L'expression « refaire sa vie » ne signifie pas que l'on recommence, mais plutôt qu'on continue. Et un nouvel amour devrait représenter une nouvelle étape et non une reprise.

Cependant cela me semblait tellement irréaliste, toutes ces relations à deux, à trois, à quatre parfois à une dizaine... J'entends par là que les relations décomposées et recomposées relevaient d'un défi géant. Les complications entre deux personnes sont facilement triplées par les circonstances familiales, les enfants, les ex-conjoints, les beaux parents, les belles-soeurs, voire même les ex-maîtresses. Cela peut devenir très vite infernal et cauchemardesque.

Une aide professionnelle s'imposait car j'étais incapable d'arriver à gérer toute seule ma propre vie. Souvent les relations prenaient des tournures très prenantes et attachantes et le manque de respect de soi et de l'autre n'engendrait que

des souffrances. Avoir un espace privé pour raconter mes joies et mes tristesses m'était devenu nécessaire.

Dans mon entourage cela n'était pas possible, à part une de mes voisines qui était devenue une amie avec le temps. Malheureusement, elle avait fini par déménager et on ne se voyait que rarement. De toute façon je ne pouvais pas tout lui raconter.

Il ne faut pas perdre de vue que nous avons tous nos problèmes et que nous ne sommes pas les seuls sur Terre à en souffrir.

Par la même occasion, j'avais aussi fait encadrer mes filles pour alléger d'avantage ma charge et pour les aider. Il leur a fallu des répétitrices, un service médico-pédagogique et plus tard une logopédiste.

Heureusement, tous ces services étaient payés par les assurances ou en fonction des revenus de chacun.

DÈS QUE LE VENT SOUFFLERA, JE REPARTIRA

Après deux ans de recherches, j'avais décroché un poste de réceptionniste-assistante à mi-temps et ça a été l'aubaine de ma vie... professionnelle. Je travaillais pour une société de gestion de fortune, petite et discrète, de la place financière genevoise.

Je ne gagnais pas plus qu'au chô, mais le fait de travailler pour des gestionnaires de fortune me motivait.

Je continuais à obtenir des aides financières pour payer la crèche et le restaurant scolaire et aussi une partie des assurances-maladie. Ainsi j'arrivais à tourner sans faire de grandes folies, les centimes étaient tous comptés et il ne me restait même pas d'argent de poche.

L'essentiel nous l'avions et comme disait Saint-Exupéry « l'essentiel est invisible pour les yeux », donc pas besoin de se faire de bile... Pendant la période de disette, nous n'avons jamais manqué de rien. Le lait que j'achetais pour mes enfants, je le coupais souvent à l'eau pour faire durer le litre.

Malgré cela j'arrivais à faire en sorte d'avoir des repas très variés et succulents avec suffisamment de végétaux frais. Et même à inviter de temps en temps des amis ou plutôt des connaissances, car les amis se faisaient très rares en ces temps-là.

Mon poste à mi-temps me permit par la suite de respirer plus sereinement. Je n'avais plus besoin de courir incessamment et la vie était devenue un peu plus douce.

J'avais trouvé une place dans une crèche pour ma Béa, pas loin de mon quartier et mon Eunice allait à l'école. Chaque année scolaire, je devais élaborer une savante organisation. Les premières années il m'a fallu une famille d'accueil ou une maman de jour rien que pour garder ma grande fille de 7h30 à 8h30 puis l'emmener à l'école.

Au début, n'ayant pas assez d'argent, je laissais mon Eunice devant l'école toute seule.

L'école était juste à vingt mètres de chez nous, c'était un grand complexe d'immeubles avec centre commercial et école, le tout intégré dans un parc. Les premières dix minutes, elle restait seule et après il y avait d'autres enfants qui arrivaient.

Après le passage à l'heure d'hiver, je ne pouvais pas la laisser seule dehors. Le matin il faisait encore trop nuit et trop froid. La situation était trop angoissante chaque fois que je partais et que je la laissais dehors. J'ai fini par changer de solution : une fois que je l'avais préparée, je lui expliquais qu'elle pouvait rester à la maison et, quand la cloche de l'école sonnait, qu'il fallait qu'elle parte sans oublier ses affaires et bien fermer la porte derrière elle.

Je n'étais jamais en paix avec ce système, mais l'année s'est passée sans incident. Ma Béa, je la déposais à la crèche avant de partir travailler, c'était sur le chemin du travail et les horaires d'ouverture étaient bien plus matinaux que ceux de l'école.

Lorsque je travaillais seulement le matin, j'avais obtenu, une fois de plus grâce au chô, des cours d'anglais, car mes chefs m'avaient demandé d'améliorer ma pratique de cette langue. Pendant six mois je travaillais le matin et les après-midis j'allais aux cours.

En fin de journée, j'accourais à la crèche puis j'allais chercher Eunice à l'école.

Lors des journées de mauvais temps, la tâche pouvait devenir assez pénible. Après avoir récupéré ma Béa à la crèche, non loin de l'arrêt de bus, il fallait marcher ou pousser la poussette sous la pluie pendant quinze minutes. Quand il neigeait c'était le parcours du déneigeur ! La neige s'accumulait devant les roues de la poussette – un véritable chasse-neige manuel – et alors le temps de parcours de la crèche à l'école doublait.

Parfois je terminais le trajet en larmes, tellement ces difficultés me laissaient complètement découragée, sans moyen de transport facile à disposition alors que j'étais déjà assommée par la fatigue de la journée. Je portais souvent des chaussures à talon et un tailleur – pas très commode comme tenue pour agir vite et se débrouiller dans des situations un peu cocasses – et pour finir, une fois avec mes filles, j'étais achevée avant même la fin de la journée.

Une fois rentrée à la maison, aux alentours des 18 heures, il fallait préparer le repas du soir. Ce repas était un des moments les plus intimes et privilégiés en famille, enfin ce qu'il en restait. Nous rendions grâce pour les aliments et chaque jour moi ou une des filles faisait la prière ou bien nous entonnions des chants.

Après le repas, il fallait ranger, débarrasser, faire la vaisselle et finalement mettre les enfants au lit. Vers les 20 heures, en même temps que quelques petits rituels comme le brossage des dents, je préparais les habits que les filles porteraient le lendemain.

Une fois les filles couchées, je leur lisais une ou deux pages d'un livre et pour terminer leur faisais de grosses bises. Au moment de m'absenter de la chambre, c'était au tour de Béa de faire son rituel du soir :

— Maman !! J'ai mal au genou !

D'autres jours c'était le bras, la tête, la bouche... Il y avait

toujours quelque chose et ce depuis qu'elle avait commencé à marcher, à s'exprimer et à s'éveiller au monde extérieur, depuis l'âge de huit mois. Toutes ces prolongations avant de s'endormir représentaient bien quelque chose, des peurs, des angoisses... mais la plupart du temps cela m'était difficile de lui venir en aide.

Je ne demandais qu'une chose : que chaque soir cela se termine et qu'elle dorme pour qu'enfin je puisse être seule et en silence... Un souhait très utopique car les prolongations duraient souvent trop longtemps et ma patience s'épuisait assez vite.

À la crèche et à l'école, les responsables me demandaient de prendre mon temps avec mes filles. Une fois rentrées à la maison, je devais leur parler et les rassurer ou alors faire un jeu. Tout simplement passer un moment avec elles.

Le fait qu'elles étaient toute la journée dehors et loin de la maison leur pesait et des problèmes s'en suivaient dans leurs comportements. Elles devenaient très agitées, surtout ma Béa.

Ce n'était sûrement pas uniquement parce qu'elles étaient toute la journée loin de moi, mais aussi à cause d'un certain nombre d'aléas déconcertants qui se sont enchainés tout au long de notre existence.

Pour moi, c'était mission impossible de m'occuper de mes filles dès que je rentrais à la maison. Mon envie était tout simplement de les enfermer dans un placard et de les sortir au moment de passer à table pour ensuite les attacher au fond de leur lit.

Comment pouvais-je avoir envie de jouer avec elles ?

Mon arrivée à la maison était un enchainement de petites tâches téléphoniques, administratives, scolaires, ménagères et familiales confondues... et c'est seulement vers les 22h30

que je commençais à en voir le bout.

Lorsque je rentrais à la maison, j'avais surtout besoin de souffler, sans jamais y parvenir. À aucun moment je n'avais envie de jouer, d'arrêter tout et de me consacrer uniquement à mes progénitures.

Il fallait m'efforcer, m'écraser, m'oublier... Je n'y arrivais pas, n'ayant pas ces articles dans ma boîte-à-outils.

Je n'avais pas envie de partager des moments ludiques, mon cerveau était un vrai volcan en éruption. Je devais passer à l'acte et donner suite à tous ces encombrements, car il fallait bien s'en occuper. Elles – les tâches et les demandes qui venaient de l'extérieur – prenaient bien plus de place que mes filles. De toute manière, je ne pouvais pas rétorquer à tous ceux qui m'imposaient des choses à faire, que quand je rentrais à la maison il fallait que je joue avec mes bambins. Et si j'avais le malheur de prononcer ces mots ou d'autres semblables, j'entendais en retour des :

— Mais oui, madame, il faut vous retourner, ou vous faire aider.

— Nous avons tous des enfants et tout le monde y arrive.

— C'est le monde moderne, madame... et pour la femme moderne, il faut arriver à tout faire, madame !

Il était rare de rencontrer quelqu'un qui avait de l'empathie et qui comprenait ou acceptait... que c'était purement la mer à boire toutes ces demandes simultanées.

Quand je rentrais, je me débarrassais du rôle que j'étais forcée de remplir tout au long de la journée : être aimable, patiente, serviable, dire oui à tout le monde avec le sourire jusqu'aux oreilles. Même si mon cœur et ma raison me disaient toute autre chose. Cependant, je n'avais pas le choix et je devais m'exécuter.

Je n'avais plus de recharges pour continuer une fois passé

le pas de la porte de chez moi. Je déposais ce rôle de gentille dans la penderie à l'entrée... et tout ce que j'avais accepté jusque là, je le refusais alors à mes filles, comme un dragon hermétiquement enfermé dans un souterrain... et qui, à ce moment, faisait surface.

Les tumultes de la maison étaient contrastés par rapport aux tumultes de la journée. Quand mes chérubins n'en faisaient qu'à leur tête et ne respectaient pas mes consignes, je m'imposais brutalement.

Si je devais mettre des mots aux sentiments que je ressentais durant ces moments, je dirais :

— Ah non ! Vous n'allez quand même pas me faire ça aussi, ça me suffit déjà toute la journée... tout ce que je dois subir et accepter...

Alors le dragon qui était là, et qui ne pouvait pas sortir au bon moment, il finissait par sortir et écraser ceux à qui il tenait le plus. Comme disait parfois ma Béa :

— Tous aux abriiiiiis ! Maman est en furie !

Rôle que je détestais et dont malheureusement je n'arrivais pas à me défaire. Sur le coup de la fatigue, je me laissais emporter par les frustrations de la journée et de la vie, et la colère jaillissait dès que mes filles défiaient mon autorité.

Parfois mes engueulades partaient en rigolades et tout ce que je débitais n'était plus du tout crédible.

Rien que leur voix me mettait les nerfs à fleur de peau, j'aurais souhaité une voix apaisante, douce, des bras qui m'entoureraient et qui me rassureraient... mais ce n'était pas le cas. C'était mes bras qui devaient les entourer et ma voix qui devait les rassurer... j'avais le même manque que mes filles.

Je devais être là pour elles et en contre partie, il n'y avait personne pour moi. Je leur devais cela, je devais leur offrir, leur donner mon énergie... et la mienne... comment faire

pour la recharger ?

Tant bien que mal, mon énergie finissait par se renouveler discrètement, dans la pénombre de mes douleurs et de mes angoisses.

Ce fluide invisible qui circule à l'intérieur de mon être et qui fait que cette extraordinaire énergie se renouvelle au plus profond de mes faiblesses, comme une source intarissable.

Dans un monologue monotone, de moi à moi, combien de fois je me disais :

— T'as mal ?

— Ouais... mais je ferai en sorte d'avoir moins mal.

— T'es sûre de toi, hein ?

— Pas vraiment, enfin... non... oui... non... oui...

— Tu pourrais abandonner, tu sais, c'est plus simple.

— Je crains que cette simplicité ne m'aille pas. D'ailleurs, j'aurais même personne pour me ramasser... pour être là le moment où je ne serais plus... là pour prier pour mes filles... pour quelles se sentent moins seules...

— Mais tu t'en fous de tout ça ! Tant pis pour ceux qui restent, ils se retourneront tant bien que mal. Tu ne peux pas imaginer cela ?

— Et pis... non, je ne crois pas ! Et ça serait dommage... du gâchis, j'assume ! Je ne saurais même pas où mon corps reposerait... et qui payerait tous les frais. Est-ce couvert par l'État ?

Une fois dans mon silence, sans réponse à mes questions, je continuais dans mes tâches ménagères aux idées noirâtres et grisâtres jusqu'à ce qu'elles éclosent de lumière... et par la même occasion je me mettais à faire les devoirs ou à préparer les cours que j'avais sur le moment.

Parfois les yeux ne suivaient plus, aveuglés par la fatigue, ils se remplissaient de liquide lacrymal et se mettaient à

couler de grosses larmes d'hippopotame, de crocodile et de toute la savane réunie.

La deuxième année on n'a pas pu profiter de l'école du quartier. L'inspecteur avait décidé de modifier la répartition des habitants du secteur et de séparer notre quartier en deux.

J'ai dû me battre pendant un an, car mon organisation et mon manque de finances m'imposaient de scolariser mes filles au plus près de la maison pour éviter une logistique compliquée et fatigante.

Malgré de nombreuses lettres à la conseillère en charge du département de l'instruction publique, ainsi qu'au dit inspecteur, malgré de non moins nombreux rendez-vous, malheureusement inutiles, je n'ai pu avoir gain de cause.

Pourtant une de mes voisines, qui était dans la même situation que moi et qui avait fait une partie des mêmes démarches, avait réussi. Son dossier chez l'inspecteur avait été perdu et du coup celui-ci avait répondu favorablement à sa demande.

Eunice avait six ans et commençait l'école plus tôt, mais Béa avait fini la crèche et entamait l'enfantine – la première année à l'école. Du coup les laisser toutes les deux seules à la maison lorsque je partais au travail était mission impossible. L'union fait souvent le désordre !

Elles ne pouvaient plus se baser sur la cloche de l'école du quartier, parce qu'elles devaient partir plus tôt vu que l'école était un peu plus loin. La notion de l'heure à cet âge-là, n'est pas encore bien au point, il faut attendre quelques années de plus.

J'ai donc dû organiser mon budget pour arriver à sortir quelques misérables centaines de francs suisses, pour payer une maman de jour dans mon quartier. Je les laissais juste 45

minutes et après elle les amenaient à l'école avec ses propres enfants.

La première maman avait posé quelques problèmes. Ou bien c'était mes filles qui lui en avaient posés. Car mes filles se plainquirent du comportement de la mère en question. Et quand j'ai demandé des explications à la maman de jour, elle s'est mise sur la défensive et m'a parlé avec un ton et des mots agressifs. A croire que mes filles n'avaient pas complètement tort.

La situation ne me semblait pas vraiment grave, juste que mes filles n'obéissaient pas aux consignes quand il le fallait, comportement somme toute assez banal.

Il a donc fallu chercher une autre maman qui pourrait me dépanner près de la maison. La deuxième je l'ai gardée pendant deux ans sans que cela ne pose de soucis. Après mes filles allaient toutes seules à l'école.

L'école se situait dans le quartier d'à côté à 3 ou 400 m de la maison, elles avaient juste un carrefour à traverser. Et il y avait des patrouilleuses d'enfants d'un bout à l'autre de la route. Avec leur gilet jaune fluo et une sorte de raquette de ping-pong blanche et rouge à la main, pour faire respecter la circulation des voitures et celle des élèves sur les passages à piétons.

Lorsque mes filles furent à l'école primaire, quand j'allais les chercher, il y avait souvent quelques petites filles qui venaient me dire bonjour et me poser des questions. Apparemment elles étaient impressionnées par ma façon de m'habiller et j'avais droit à une foule de compliments.

Elles allaient jusqu'à me dire :

— J'aurais aimé que tu sois ma maman !

C'était dur comme coup. D'une voix douce je leurs disais que ce n'était pas très gentil pour leur mère. J'avais envie de leur dire que les apparences ne faisaient pas de moi une

super mère et que l'habit... n'était pas le plus important, qu'il s'agissait juste d'un simple plaisir matérialiste.

Mais bon... c'était mes fans à cette époque-là, peut-être les seules, cela me donnait quand même un peu de pêche et du baume au coeur, c'était bon pour le moral.

En revanche mes filles n'étaient guère impressionnées car elles me voyaient tous les jours et vu les engueulades qu'elles se prenaient, je ne pouvais pas espérer qu'elles deviennent mes fans.

Béatrice était beaucoup plus attachée à moi, attachement qui a duré beaucoup d'années, même si nos rapports n'étaient pas les plus doux du monde... J'avais l'impression qu'elle n'avait que moi au monde et que j'étais son seul repaire... son refuge.

Dès que j'arrivais à l'école, elle venait souvent en courant et me sautait dessus. En revanche Eunice me faisait du souci. Est-ce que sa sœur prenait trop de place ? Elle était bien plus distante. Son comportement, et cela depuis toujours, était souvent lointain à mon égard. Au fil des années cela ne faisait qu'augmenter et me perturber de plus en plus.

Déjà quand je lui donnais le sein elle me repoussait régulièrement, malgré cela j'avais réussi à l'allaiter jusqu'à l'âge de six mois. Pour moi, c'était très important cette relation proche du sein maternel, pouvoir développer des liens émotionnels, charnels et nutritionnels... J'espérais que cela le devienne pour mes filles aussi.

Malheureusement avec les années un fossé se creusa doucement mais inéluctablement entre Eunice et moi.

Lorsque Béatrice entama la première primaire, elle avait encore beaucoup de difficultés à parler et forcément cela se répercutait dans la lecture et dans la compréhension des matières.

La maîtresse ainsi que des spécialistes, lors de contrôles

faits à l'école pour tous les élèves, ont fini par m'inviter vivement à consulter une logopédiste.

Encore une corvée de plus !

A peu près à un kilomètre de la maison, j'avais trouvé une gentille dame qui exerçait ce métier. Elle m'avait suggéré de consulter un médecin afin de passer des tests officiels. Ils montrèrent que Béatrice avait un vrai dysfonctionnement visuo-temporel à cause duquel elle avait beaucoup de peine à se situer dans le temps et à lire.

C'était le certificat médical qui permettrait que l'assurance invalidité prenne en charge les frais au lieu que cela soit de ma poche, surtout que celle-ci était souvent vide.

Béatrice inversait la plupart des mots lorsqu'elle devait lire. Cette dyslexie assez aigüe l'a malheureusement accompagnée jusqu'à aujourd'hui.

Pendant des années et jusqu'à la fin du cycle, ma Béa devait consulter une logo. Les toutes premières fois c'était moi qui l'accompagnais en bus, mais cela devenait trop long et fastidieux. Ayant une patience très limitée, je n'étais pas sûre que ce type d'organisation pouvait durer dans le temps.

Marcher une dizaine de minutes à pied jusqu'à l'arrêt du bus, prendre le bus pour cinq minutes de trajet, ensuite remarquer encore une demi-douzaine de minutes... Il faut dire que la marche en ville n'est pas mon sport favori.

Ensuite, je devais attendre une heure à ne rien faire... En tout et pour tout, je perdais deux heures. C'était le soir et j'avais besoin de préparer notre repas, cela devenait pour moi une contrainte parmi tant d'autres et ça allait gonfler d'avantage mon programme. Si la journée pour moi avait été un marathon, ces détours du soir devenaient un rallye. Ce n'était pas seulement une mer que je devais avaler d'un coup sec, mais avec les cumuls des jours et des mois, cela finissait par se transformer en déluge.

Je m'organisais pour préparer une partie du repas avant de partir avec Béa. Je tâchais d'avoir une logistiquette assez en pointe pour soulager mon emploi du temps, mais c'était toujours moi qui devais le faire et personne d'autre ne pouvait me remplacer. Morale : c'était kif-kif-bourricot, avec ou sans organisation. Heureusement cela n'a pas duré très longtemps.

Entre temps, j'avais pu m'acheter une voiture en leasing et j'avais aussi hérité un vieux vélo d'un ami. Cependant, les premières années quand on allait chez la logo, j'ai fini par passer en mode taxi, moins écologique certes : mille mètres en voiture pour aller chez la logo, puis mille mètres de plus pour le retour. Rebelote une heure plus tard pour aller rechercher Béa.

Mais de cela malheureusement dépendait mon confort et mon état spirituel. Pourtant je devais mettre beaucoup d'énergie et de temps pour aller à droite et ensuite à gauche avec mes filles. Cela devenait comme des coups de fouet et me rendait d'une morosité maladive.

Vers la fin de l'année scolaire se succédaient les rendez-vous avec les profs, les fêtes de fin d'année, les séances de logopédie, la recherche de mamans qui pourraient garder mes deux filles la dernière semaine d'école, car il n'y avait plus d'accueil. Sans compter la préparation des grandes vacances ainsi que les stages, ou les cours, les activités de mes filles... Je saturais, car tout était à double.

J'arrivais à des stades de crises de nerfs, je craquais, je tremblais... j'avais envie d'envoyer tout le monde paître... au bord de la mer... et oui, pas là-haut, je risquais encore de les croiser.

Si j'avais pu m'exprimer par des gestes désordonnés, j'aurais mis mes pieds contre le mur, agité mes bras dans tous les sens et protesté comme quoi je ne voulais pas de ce

rôle... J'aurais voulu bien d'autres choses plus ludiques qui m'auraient sortie de la routine. Mais en aucun cas ne vivre que de boulot, enfants, casseroles et dodo... c'était la mort annoncée !

La mort de l'esprit et avec elle la gangrène qui finit par envahir tout le corps. Il manquait la Passion... Je l'avais sûrement déjà en partie, mais il fallait la développer, creuser un peu plus profond, aller jusqu'au fond des entrailles et faire jaillir les émotions qui m'attachaient à la vie.

Pendant toutes ces années de travail de bureau, j'arrivais à développer des activités annexes qui me permettaient de créer des choses qui me plaisaient. Et parfois par la même occasion cela me permettait de gagner quelques sous. Par exemple, au bureau je récupérais les fleurs de la réception une fois fanées. Une grande partie des espèces florales se prêtent très bien au séchage. Une fois les fleurs séchées, je faisais des arrangements dans des paniers ou des boites en bois et je les vendais ou les offrais.

Mais cela ne me suffisait pas. Passionnant mais non troppo.

Avec les années, Béa grandissait et je modifiais mon organisation. Elle mettait ses rollers et moi je chevauchais mon vélo. Encore plus génial que la voiture ! On se fauflait partout et on passait entre les gouttières, pas de feux, pas de queues, et pas de problèmes de parcages. Et rapide en plus !

Ah, les mollets, mes doux mollets... ils ne finiront pas de m'étonner et ils pourront même faire des merveilles... mais j'y reviendrai plus loin.

Quand Béa eu atteint le début de la dizaine, elle alla toute seule chez la logo. Le problème c'est que la plupart du temps elle était avec ses copines et ses copains et le rendez-vous passait alors à la trappe. Les prises de têtes et les punitions n'y changeaient rien.

Pendant une année j'ai laissé tomber les rendez-vous vu l'importance qu'elle leur accordait.

Au cycle, la maîtresse de français décréta qu'il serait judicieux que Béatrice reprenne les rendez-vous chez la logopédiste.

Rebelote, nouvelle inscription, nouvelle logo, heureusement, bien plus dynamique, plus jeune et avec des méthodes bien plus pertinentes. Par la même occasion, huit pages de formulaires à remplir, de nouveau un rendez-vous chez un médecin pour les fameux tests qui permettaient de justifier qu'elle avait vraiment besoin d'une logopédiste. Heureusement, Béa a pu y aller toute seule... Ouf !

Dans sa quatorzième année, elle ne respectait aucun rendez-vous, avait souvent la tête dans les chaussettes et à part sa troupe rien d'autre n'avait d'importance à ses yeux.

La nouvelle logopédiste lui faisait des petits cadeaux, l'encourageait, lui expliquait exactement tout ce qu'elle devait faire... mâchouillait tout à sa place – je pense qu'elle était d'une extrême compréhension envers les enfants dyslexiques, car elle comprenait sûrement ce qu'ils pouvaient endurer.

Cela ne marchait toujours pas, Béa devait avoir au moins deux rendez-vous par semaine pour s'en sortir et progresser. Mais par manque d'assiduité elle n'en avait qu'un par semaine et malgré cela, elle manquait la plupart des rendez-vous et n'y allait qu'une ou deux fois par mois.

Ma fille était loin d'être mature... pas mure du tout, elle était encore très verte et dure à se casser les dents. À mon grand désespoir. Et à celui de la logo, qui ne pouvait pas gagner sa vie ainsi et qui devait s'occuper d'autres enfants. Pour finir tout a été abandonné de part et d'autre.

Eunice se portait bien mieux à l'école, n'ayant pas les mêmes soucis que sa sœur. Malheureusement toutes les deux n'étaient pas de grandes étudiantes et moi je ne pouvais pas

trop les aider. Mes études avaient été très rudimentaires et je ne me rappelais de presque rien. Quand elles sont entrées au cycle, les matières devenaient déjà trop difficiles pour moi.

Lors de l'école primaire mes filles bénéficiaient d'une répétitrice qui était subventionnée par un service de l'Etat et je ne payais qu'une petite partie en fonction de mes revenus.

Au travail, mon temps partiel était passé de cinquante pour cent à septante pour cent, d'où un revenu un peu plus confortable avec encore du temps pour moi et mes filles. Malgré cela, je n'avais toujours pas l'esprit à m'en occuper et à faire ce que les regards extérieurs m'incitaient à faire.

J'étais souvent pointée du doigt par mes connaissances du voisinage, comme quoi je ne m'occupais pas assez de mes filles. Je n'allais pas jouer avec elles dans le parc devant la maison comme toutes les mères exemplaires.

Par contre, je les laissais jouer dehors et les surveillais depuis la fenêtre quand je le jugeais nécessaire. Nous avions un parc de part et d'autre de l'appartement qui était traversant.

J'étais souvent jugée par cet entourage qui ne m'apportait strictement rien et ne faisait que murmurer derrière les portes. Je n'étais pas une mère poule aux ailes déployées. N'ayant pas du tout de plumes, je craignais que l'animal ne fut mal choisi.

Je m'arrangeais pour que mes filles soient un maximum indépendantes. J'avais besoin de faire d'autres choses à la maison au lieu d'aller jouer avec elles dans le parc de l'immeuble et ne pouvait être constamment derrière elles pour surveiller leurs moindres gestes.

Alors, ça jasait à l'infini. J'apprenais par la voisine, que celle-ci disait cela... et par une pseudo-amie que l'autre disait

ceci, etc., etc.

Mais dans d'autres cas nous n'avons pas manqué d'occasions de jouer ensemble dans d'autres parcs, piscines, thermes, pistes de skis, de vélo et autres falaises d'escalade.

Entre mon travail et mes enfants, je me réservais souvent un peu de temps pour moi... mon espace vital.

Je me permettais... malgré les difficultés financières, de faire des cours de musique, ou de danse, ou de l'escalade ou tout autre activité bienfaisante.

Quand mes finances allaient pour le mieux, je permettais à mes filles aussi de bénéficier des cours. Malheureusement, ces activités n'étaient pas toujours suivies de bon cœur : elles n'aimaient pas faire grand chose et même si je leur laissais le choix, elles suivaient quelques cours et après elles en avaient marre assez vite. Mais les cours une fois payés c'était pour l'année scolaire, ou pour la période des vacances, donc je n'étais pas d'accord pour qu'elles abandonnent et il fallait insister et les encadrer afin qu'elles respectent le déroulement des activités.

Toutefois, mes cours passaient toujours avant, parce que quand je faisais un choix c'était par motivation et conviction. Me faire du bien était primordial et il fallait que je me donne un maximum pour arriver à faire face à toute agression extérieure. Je devais enrichir mon âme et défouler mon corps, pour mieux faire face à ceux qui m'entouraient.

Cependant, ça jasait encore plus dans mon voisinage :

— Quelle mère ingrate ! Elle ne pense qu'à elle.

C'était et c'est ma façon d'être pour alléger mon existence. Sans cette méthode – penser à moi de temps en temps – je me serais sentie vide de sens... vidée par la vie et tout ce qui essayait d'aspirer mon énergie : les rapports humains, le travail, les contraintes de la société et, évidemment, mes

propres enfants.

Même mon ex-belle-mère, qui ne m'avait jamais portée dans son coeur, me disait sans cesse que je devais m'occuper moi-même de faire les devoirs avec mes filles, car elle aussi avait travaillé et avait dû s'occuper de ses deux enfants et faire leurs devoirs avec eux.

Elle voyait d'un très mauvais oeil le fait que j'avais une répétitrice pour mes filles, et m'avait cataloguée comme une mauvaise mère qui ne s'en occupait pas.

Je me faisais même engueuler au téléphone, quand mes filles étaient chez elle en vacances, car elles n'avaient pas de robes – l'essentiel des uns, n'est pas toujours celui des autres. Mes filles n'aimaient pas les robes, ou très peu. Pour aller chez la grand-mère qui était à la montagne et près de la mer, ainsi qu'au bord de la piscine et dans le potager, je leur mettais les habits les plus usés et quelques autres plus jolis et en bon état. Malheureusement, ils n'étaient pas assez bien pour elle. Elle prenait ça comme une insulte...

Parfois, j'appelais chez elle quand mes filles étaient en vacances – elle habitait dans le sud de l'Espagne, au pays de la mer de plastique. J'étais si bien accueillie ; elle était aussi sympa... qu'une porte de prison. Elle me disait que les filles étaient dans le jardin ou dans la piscine et qu'il fallait rappeler plus tard... et je me prenais le téléphone dans le nez. Les dernières années je n'osais même plus appeler pour éviter ce genre de désagréments.

Chaque année, quand les filles rentraient des vacances chez leur grand-mère, elles étaient toutes transformées et retournées par certains commentaires de la part de la mamie ; des fois elles me demandaient pourquoi elle ne m'aimait pas et pourquoi elle répétait toujours les mêmes choses pas gentilles à mon égard.

Lorsque j'ai commencé à faire des balades en montagne,

la belle-famille a été jusqu'à dire à mes enfants que je devrais être internée dans un asile. D'après eux, j'étais folle d'être tout le temps en montagne.

Pendant mes années de mariage, quand elle appelait à la maison pour parler à sa progéniture, si par malheur c'était moi qui répondait, c'était impossible qu'elle me dise bonjour ou qu'elle m'adresse une parole chaleureuse :

— Je peux parler à mon fils ?

J'ai appris plus tard que le fait que je m'annonce au téléphone en utilisant mon nom de mariée lui mettait les nerfs à fleur de peau... car c'était bel et bien le sien... Que dire ?

Malheureusement ou heureusement – cela dépend pour qui – elle nous a quitté six ou sept ans plus tard suite à une maladie soudaine.

À mon travail, si motivant qu'il était, j'avais un patron possessif et saoulant. Il était lourd et tenait des propos très vaseux et crasseux.

La majorité du temps ceux-ci étaient à connotation sexuelle et sexiste et par dessus le marché, il buvait. Il arrivait chaque après-midi pour m'embêter et me donner de choses à faire alors que j'étais sur le point de partir du bureau. Cela exerçait sur moi une pression assez importante et ne facilitait pas mes tâches bureaucratiques et familiales.

Je me sentais régulièrement humiliée par ses discours pervers, par son manque total de respect, que ce soit pour mon travail ou pour ma personne. Cela engendrait un profond malaise dans mes entrailles que je ne savais pas comment gérer. Mes pensées étaient confuses, indicibles et je ne trouvais ni ordre, ni paix dans cette situation⁽¹⁾.

(1) Voir « La Fine Anse qui se Brise » par Pimp Renelle, livre publié en 2010 sur TheBookEdition.com

Tout ceci je le vivais presque en silence, pas un mot à quiconque, motus et bouche cousue... La peur et la honte ou plutôt la honte avant la peur. Quelque chose dans cet ordre là.

Ça avait été tellement dur de trouver un poste de travail, que je préférais encaisser ces réflexions exécrables sans rien dire. Mais tant que cela restait des réflexions cela pouvait passer, la plupart du temps je relativisais sans trop y accorder de l'importance, ou bien je me sentais mal sur le moment et quelques minutes après « j'oubliais » et je passais à autre chose.

Avec le temps les réflexions devinrent de plus en plus nombreuses et se transformèrent en actes, et cela devenait un peu plus pénible à accepter... De temps à autre c'était une accolade ou alors une tape sur les fesses. Comme pour montrer que c'était son terrain de jeux et qu'il s'appropriait au fur et à mesure ma personne comme si j'étais son enfant. Au point de me dire un jour :

— Si t'étais un des mes gamins, t'en ramasserais une !

Il faisait régulièrement des amalgames entre le professionnel et le privé, et il avait des comportements qui n'avaient rien à faire dans un lieu de travail. Il ne me traitait pas seulement comme son enfant, mais plutôt comme quelqu'un qui servait à toutes sortes de services et de défoulements.

Une fois, il s'était collé derrière moi pendant que je faisais la vaisselle. C'en était trop, il fallait que je réagisse. La première chose qui m'est venue à l'esprit sur le coup fut de lui balancer de l'eau savonneuse de la vaisselle sur son beau costume trois pièces de chez Lanvin.

Il n'avait guère apprécié et m'avait traitée de conne et j'en passe, en ajoutant que j'étais virée. Mais ce ne furent que des mots sans suite.

Tout ce fatras, tous ces aléas de ma vie me pesaient et j'ai

fini par me confier à une de mes copines qui m'était assez proche, celle qui est mariée. J'en avais parlé à ma psychologue, mais j'avais besoin de sortir des mots... du cabinet de ma psy et de partager avec ceux qui m'étaient plus proches certaines situations cocasses que je vivais dans mon lieu de travail.

À cela s'ajoutaient également des tensions avec mon ex-mari et sa copine – copine qui essayait d'éduquer mes filles d'une façon assez militaire. Heureusement, il n'y avait pas que du mauvais, elle aimait coiffer mes filles en leur faisant plein de tresses, de couettes et autres babioles sur les cheveux, ce que j'avais rarement le temps de faire. Avec moi elle s'imposait et me parlait avec mépris de la même manière que le père. Quand j'appelais chez eux et si c'était elle qui répondait au téléphone, elle m'annonçait toujours avec dédain :

— C'est elle !

Comme si je n'avais pas de nom. Comme si j'étais La Chose. Pas une chose... La Chose. Peut-être que mon nom la dérangeait car c'était celui de son amoureux alors qu'elle aurait probablement aimé se l'approprier. Mais pour parler de moi il lui restait quand même mon prénom, « la mère de tes filles » ou autre, les possibilités ne manquaient pas.

Le trop plein de ma vie était régulièrement alimenté par mon ex-belle-mère, le manque de vrais amis, ceux que j'avais n'étant souvent là que pour profiter des bons moments sans rien donner en retour... Je devais accomplir mes tâches seule tant bien que mal.

Certains jours je ressentais un grand besoin de communiquer ou d'exprimer mes douleurs. Parfois ça tombait lors d'un weekend et je ne pouvais pas appeler ma psy ou mes amis dignes de confiance – soit ils étaient absents, soit je ne voulais surtout pas parler de mes soucis, ni de mes angoisses pour ne pas les embarrasser et devenir un fardeau pour eux.

Je m'adressais alors à l'hôpital cantonal et me présentais aux urgences. Je me sentais assez maladroite quand ils me demandaient pourquoi j'étais là. N'ayant pas de problème physique, ils m'envoyaient aux urgences en psychiatrie. Ne trouvant pas mieux sur le moment, j'étais partante, pourvu que je puisse parler à quelqu'un au lieu de brasser de l'air toute seule.

Je me retrouvais dans une petite pièce avec une caméra installée au plafond et attendais quelques minutes. J'imagine qu'ils voulaient ainsi voir les réactions des patients. Ayant assez vite aperçu la camera, j'avais gardé une tenue assez correcte en évitant de me mettre le doigt dans le nez ou de me coiffer avec les doigts... et je suis restée tout à fait calme, l'idée m'amusant plus qu'autre chose.

Ils finissaient par entrer dans la pièce, à deux ou à trois, souvent des jeunes médecins et des stagiaires. Ils commençaient par se présenter et ensuite ils déroulaient leur questionnaire qui finissait chaque fois par proposer de voir mon médecin de famille et de lui demander des antidépresseurs.

J'ai eu recours à leurs services deux ou trois fois, même si je connaissais la nullité de leurs méthodes. Cela restait juste un rendez-vous d'appoint et qui me permettait par la même occasion de passer le temps, même si des fois j'avais la nette impression que j'en perdais.

A chaque fois qu'ils me proposaient les fameuses pilules-miracle, je rétorquais que ce n'était que des béquilles et que cela ne résoudreait aucun de mes problèmes.

Cependant, j'avais l'impression qu'ils voulaient me dire qu'en attendant que mes problèmes se résolvent, en prenant les antidépresseurs, je me sentirais mieux et leur foutrais la paix. A force de me bassiner, je décidais de goûter à ces pilules miraculeuses dont tout le monde parlait.

Je me suis rendue chez ma doctresse de famille – à

l'époque j'en avait une, aujourd'hui cela fait plus de sept ans que je vis sans médecin. Elle m'a prescrit une boîte en me disant de prendre deux ou trois cachets par jour, ou quelque chose comme ça, sans autre précision.

Les premiers jours, je ne sentais rien de particulier. Vers le quatrième jour, je sentais que mes douleurs de dos disparaissaient... Excellente nouvelle ! Je me demandais si ma doctoresse m'avait vraiment prescrit des antidépresseurs, vu que j'avais toujours refusé ce type de médicament.

Au bureau, je commençais à avoir des absences. Pas physiques, mais des absences de mémoire. Je me trouvais devant l'ordinateur et j'oubliais ce que je faisais, jusqu'au moment où le téléphone sonnait ou qu'un de mes chefs entrait dans la pièce. Les médicaments avaient donc un vrai effet... Ils me semblaient plutôt dangereux, même si ces absences étaient assez courtes et si j'arrivais quand même à vivre et à faire les choses normalement au quotidien... enfin presque.

Le weekend suivant était celui de la fête de la musique et mes filles devaient participer le samedi matin à des concerts, à des heures différentes. Tout s'est très bien déroulé et j'étais fière d'elles, mais entre les deux concerts il y avait de l'attente et je déprimais complètement de me trouver en ville un samedi.

J'avais prévu ensuite de partir à Château-d'Oex et avais pris la route du bord du lac côté français. Une fois sortie de la ville, je me suis sentie vidée de mon énergie. Pourtant j'aimais conduire et j'avais un but précis à atteindre, mais sous l'influence du médicament je sentais mes batteries s'épuiser sans trop savoir quoi faire.

Quand j'arrivai à la sortie d'Evian, je ne vis pas que le feu était rouge – ni d'ailleurs qu'il y avait des feux tout court ou un passage à piétons... J'étais en pleine absence. Quelque

chose d'indicible me réveilla – peut-être ma conscience – et me fit prendre conscience que je n'étais pas seule sur la route. Mais c'était trop tard, j'arrivais trop vite sur les voitures à l'arrêt. Je plantai les freins mais pas à fond... Je vis comme un couloir étroit, trop étroit, entre les voitures qui étaient dans ma voie et celles qui venaient dans le sens opposé. Je me déportai vers la gauche pour que la collision fut latérale et pas frontale – voilà pourquoi je n'ai pas planté les freins complètement, la distance étant trop courte pour éviter la collision. Si j'avais pilé en gardant la même trajectoire, avec l'inertie du freinage je me serais trouvée avec le moteur de ma voiture en guise de nœud papillon.

Le feu venait de passer au vert pour les voitures et il n'y avait plus de piétons, les voitures commençaient doucement à rouler. Celles qui étaient dans le sens opposé en me voyant arriver n'ont pas trop bougé et j'ai eu de la place pour manœuvrer. Finalement j'ai réussi à ne toucher qu'à peine la voiture qui me avançait et celle-ci n'eut seulement qu'un peu de peinture frottée sur le pare-choc.

En revanche, mon aile avant-droite était toute amochée et cabossée, à croire que ma voiture, par rapport à l'autre, était en carton pâte. Du coup, j'étais bien réveillée en constatant que les dégâts avaient été minimisés et j'ai fait signe de la main aux voitures d'en face pour m'excuser. Ensuite, j'ai manœuvré de manière à me parquer au bord de la route pour faire le constat avec celui qui avait été touché.

J'eus de la chance d'avoir à faire à un Suisse d'un certain âge et qui était tout impressionné. Au lieu de m'engueuler, il me demanda si j'allais bien ainsi que mes filles ; sur le moment je ne répondis qu'à demi-mots car l'émotion était bien à fleur de peau.

Une fois seule et après avoir constaté tous les dégâts sur ma voiture, je sortis des gants d'entretien et je tirai de toutes

mes forces la partie de la carrosserie qui frottait sur le pneu. La voiture roulait et ne faisait aucun bruit particulier et j'ai pu continuer ma route jusqu'à la destination prévue.

Cette expérience ne fit que renforcer ma conviction que les antidépresseurs ne servent même pas de béquilles et ne sont d'aucune utilité.

L'HIVER... VOILÀ LES TEMPÊTES !

J'ai commencé à skier avec mes miss à l'âge de 32 ans. Eunice avait six ans et Béatrice, quatre. De l'exploit à la persévérance.

J'avais rencontré un moniteur bénévole qui est devenu un ami pendant les quelques mois qui ont suivi. C'était une aubaine, on avait fait nos premiers essais quelque part dans le Jura, pas loin de Genève.

Les cours étaient surtout destinés à mes filles... mais j'avais l'autorisation de suivre et d'essayer de les imiter.

Les premiers pas étaient surtout accompagnés de grandes gesticulations et de « Non ! Non ! Nooon ! » très aigus. Cela se terminait par une chute sur les fesses dans les cas les plus simples, par un croisement des skis dans les cas les plus techniques.

Malgré cela et plein d'autres acrobaties, je ne me suis pas découragée et la motivation grandissait fortement.

La neige, les vallons vêtus de ce blanc immaculé que seule la nature sait produire et reproduire inlassablement. Les sapins chargés de neige et parfois de glace... je les imaginais comme des monstres prisonniers dans le temps, enfermés dans leur propre corps... dans l'attente d'un rayon de soleil un peu plus chaud qui les libèrerait de cette condition grotesque et éphémère.

Les sapins glacés, je ne les trouvais pas souvent, il faut être connaisseur pour savoir à quel endroit les observer.

Les traces de coussinets ou celles toutes aussi minuscules que des fourchettes d'apéritif... je les suivais... juste des yeux... avec un espoir trépidant de voir au bout quelque chose qui bougerait... un plaisir non dissimulé d'imaginer le partage d'un moment d'intimité avec une de ces créatures des bois enneigés.

Une grande passion venait de débiter et de naître dans mon cœur. Depuis l'aube de ma jeunesse, je rêvais d'aventure, de me mêler à la nature sous toutes ses formes.

Un amour naissait, un être invisible qui me tenait dans ses bras et me menait au fil des mes envies. Quelque chose d'étrange se produisait et d'une fidélité qui se renouvelait avec les années qui ont suivi... Je lui dévouais toute mon âme.

Quelque chose d'insaisissable qui rodait dans l'air, qui m'envoutait... et j'en redemandais.

D'autres problèmes surgissaient, je n'avais pas encore de voiture en cette période et je devais attendre que quelqu'un ait la bienveillance de m'aider avec tout mon bazar de ski.

Mes filles étaient assez petites et refusaient très vite de porter leurs skis et je me trouvais rapidement avec trois paires de skis sur les épaules et le sac à dos rempli de toutes sortes de choses utiles ou futiles. Tenant l'une par la main et gardant l'autre sous mon regard. Donnant sans cesse des consignes :

— À droite ! À gauche ! Attendez ! Plus vite ! Pas là, ici...

Rien ne me semblait évident et le prix à payer était assez élevé. Au sens propre comme au sens figuré.

Les premiers temps, je n'avais même pas d'argent pour me payer les stations de ski, encore moins les cars qui conduisent aux stations et toute la foule de contraintes que cela engendrait.

Alors pendant quelques années j'attendais... et j'attendais... que le prince charmant nous emmène en balade dans son carrosse et que les frais soient plus doux à gérer.

J'avais fini par rencontrer un homme, un ami, quelqu'un qui avait osé entrer dans nos vies et s'embarquer pour une destination un peu inconnue et... incongrue.

Grand amateur de ski de piste, il donnait des cours lors de son temps libre dans un club de ski et skiait comme un petit dieu terrestre.

Courageusement il entreprit d'apprendre le ski à la mère et par la même occasion aux filles. Il se débrouillait très bien, la patience était souvent au rendez-vous, ainsi que l'amabilité et la bienveillance.

En retour, j'avais développé un sentiment de devoir et de gratitude. Par la même occasion nous avons ressenti un grand attachement et nous sommes devenus des amoureux... Une passion très étrange et pas paisible du tout s'en suivit pendant deux longues années.

Un grand et complexe passé accompagnait mon ami, fraîchement séparé et difficilement sorti de vingt ans de mariage. Mariage qui ne tenait qu'à leur fille handicapée. Elle n'était plus un enfant mais débutait dans l'âge adulte. Son handicap moteur l'empêchait fortement de sortir de la mentalité d'enfant et d'un corps légèrement atrophié qui l'empêchait d'être autonome.

Le père faisait tout pour elle, il donnait même l'amour que la mère n'avait pu lui donner. Leur couple brisé par les affres de la vie, chacun vivait comme il pouvait avec ses amours en cachette pour l'un et en public pour l'autre.

La femme tentait surtout de trouver quelqu'un qui lui plairait et qui l'accepterait. Et l'homme papillonnait de fleur en fleur. Plus de pollen il laissait par jour, plus il se sentait

exister. Ses réserves se renouvelaient très vite... et rebelote, de fleur en fleur.

Malgré toutes ces contraintes, ils restaient ensemble, pour des raisons familiales, financières et très probablement sentimentales.

Quand je suis arrivée dans tout ce chaos, il venait à peine de rompre une énième relation, avec sa dernière maîtresse, qui malheureusement devait rentrer dans son pays d'origine après un an de mission professionnelle à Genève.

Toutes ces séparations, j'ai mis du temps à les comprendre et à les assimiler. Entre les demi-vérités et les cachoteries, il m'a fallu quelques mois pour ouvrir les yeux.

D'autres vérités se sont ajoutées au fil de notre relation, comme une histoire sans fin, au point d'être complètement écoeurée et déprimée, mais notre relation battait déjà son plein. Complètement malade – une version proche de celle de Serge Lama. Je me sentais terriblement attachée à lui par sa gentillesse et son dévouement envers mes filles. Il va sans dire qu'il me soulageait amplement de ma tâche de mère.

Il allait jusqu'à prendre mes filles pendant les vacances scolaires, étant lui même employé par la vénérable École Publique, tandis que je devais travailler et que le père de mes filles ne voulait jamais s'en occuper sous prétexte qu'il travaillait aussi.

Mon ami prenait sa fille, les miennes et partait à la piscine, au théâtre de marionnettes, aux thermes. Parfois quand il n'avait pas sa fille, il partait skier avec les miennes. Il accordait tellement d'attention à mes enfants, que sa fille a fini par être terriblement jalouse des miennes et par la même occasion de moi-même.

Apparemment c'était monnaie courante, sa fille était souvent jalouse de toute femme qui approchait son sacrosaint père. Y compris de sa propre mère qui, pendant toutes

ces années au cours desquelles ils vécurent encore ensemble, était devenue une rivale comme une autre.

J'halluciniais au fur et à mesure que j'avanciais dans la relation et que je découvrais toutes – enfin, j'espère que certaines m'ont été épargnées – les épreuves qu'un couple peut vivre. Des souffrances qui dérivent en déboires et finissent en dérapages. Et là, en fin de course, il est plus prudent de s'équiper de bons pneus et d'excellents freins pour arriver à s'arrêter avant de rentrer dans le mur.

Leur fille avait pris une telle place que le père donnait tout ce qu'il pouvait, même ce qu'il ne fallait pas donner. Il ne voyait pas le mal qu'il faisait, en ne voulant que le bien de sa fille.

Mais, me demandais-je, était-ce pour le bien de sa fille ou pour le sien, au détriment de sa propre fille ?

Quoi qu'on en dise, l'humain ne fait rien de gratuit – rien, nada, que dalle – pour l'autre. C'est très utopique et trompeur pour soi-même.

À écrire sur un post-it et à coller sur le frigo ou le miroir de la salle de bain, ou là où vous voudrez... et à méditer par la même occasion, s'il vous plait :

*PERSONNE NE PEUT SINCEREMENT TENTER
D'AIDER AUTRUI SANS S'AIDER LUI-MEME.*

Prenez-le comme vous l'entendez, faites ce que bon vous semble... mais faites-le bien !

Le père n'avait plus l'amour de sa femme et le remplaçait par celui de sa fille. Je parle en mode tendresse, sa fille étant handicapée et ne pouvant pas avoir une vie normale – pas de copain, pas de mari. Elle profitait autant qu'elle le pouvait de la présence de son père. Le seul homme de sa vie.

Le père, parfois, dormait avec sa fille pour de multiples

raisons. Généralement logistique, dans notre cas, car il n'y avait pas assez de lits pour toute la bande. D'autres fois, parce qu'elle se mettait à crier ou à l'appeler pendant la nuit. Les situations étaient assez variables. N'ayant pas non plus beaucoup de pudeur, il se baladait nu et parfois même en pleine érection devant sa fille. Chose qu'il ne faisait pas devant les miennes. Par la suite, il faisait l'effort de mettre un peignoir pour aller voir sa fille pendant la nuit, en tout cas en ma présence.

Sa fille ne parlait pas comme le commun des mortels, même son langage était assez atrophié et paralysé, donc c'était très difficile de comprendre ses discours. Le père pouvait avoir le comportement qu'il avait envie devant sa fille sans que personne ne comprenne et ne sache de quoi il retournait... mais par d'autres moyens elle parvenait à s'exprimer à la perfection.

Sa fille désirait avoir le même comportement que les « femmes de son père », être à leur place. Dès qu'elle en avait l'occasion, si le père lisait ou regardait la télévision, pendant qu'elle était assise à ses cotés, elle se mettait à l'embrasser un peu partout sur le visage, lui caressait les épaules, la poitrine, fauflait sa main entre les jambes – sur le pantalon certes – mais tentait d'approcher discrètement des parties érogènes de son géniteur.

Et M^ossieur ne voyait, ni ne se rendait compte – d'après ses dires – de ce qui se passait. Tout ça sous mon regard. Mademoiselle me regardait droit dans les yeux, s'assurait que j'étais dans son collimateur et s'en donnait à cœur joie, pour me montrer ce qu'elle savait faire.

C'était très embarrassant et surtout désagréable à vivre, car à l'époque je ne savais pas comment réagir à ce genre de situation. Lui ne réagissait pas, pour ne pas offusquer sa tendre fille et laissait couler. Apparemment, lorsque j'étais

absente sa fille n'avait pas ce comportement. En tous cas, ce fut l'explication du père.

Concernant sa femme ou plutôt son ex-femme, il avait gardé un très bon contact avec elle et lui exprimait toujours une affection débordante, y compris sous mes yeux.

J'avais même appris à la fin de notre relation par la bouche de madame qu'elle était toujours sa confidente. Et très fière de l'être ! Par conséquent tout ce que je lui avais confié était passé de l'autre côté... de la rivière.

Ses maîtresses étaient un peu partout, au travail, au club de ski, au Canada – celle qui était partie, mais pas complètement, comptait revenir et ils ont même passé des vacances au Canada ensemble pendant qu'il sortait avec moi... Parfois en marchant dans la rue, nous croisions une de ces dames ; monsieur aimait alors me signaler qu'il avait passé une nuit, un week-end, une semaine, voire même des années avec les personnes en question. C'était hallucinant, j'en transpirais de malaise.

Avec toutes ces vanes ouvertes, j'avais même pu calculer que pendant son mariage et pendant qu'il fréquentait une de ses collègues de travail, par la même occasion dès qu'il en avait la possibilité... il frottait les mains... les pieds... le dos... d'une autre encore. Pas bête le papillon !

Et moi dans l'histoire, idiote comme une fleur qui dépend des insectes pour disperser son pollen, je dépendais de sa patience, de sa tendresse, du temps qu'il accordait à mes filles et de tout ce que nous faisons ensemble. Cependant, j'apprenais les nouvelles au goutte à goutte et les ingérais comme je pouvais, de travers, soit je m'étouffais, soit je régurgitais...

À croire que j'aimais ça, j'étais toujours là... Malgré des ruptures, des cassures, des va-et-vient, l'histoire reprenait son fil là où nous l'avions laissée, impossible de la modifier ou

d'improviser. Je me sentais mal... mais je restais !

Monsieur avait un style redoutable pour accaparer la proie qu'il apprivoisait avec des appâts qui marchaient à merveille : par sa bienveillance, sa tendresse... et surtout par ce qu'il apportait à mes filles et tout ce qu'il faisait pour elles. Ni moi, ni personne d'autre n'en avait fait autant.

Pendant ma tendre enfance... Hum hum, je rectifie car cette expression c'est surtout pour les jolies histoires romancés. Je disais donc : pendant ma dure enfance, j'ai vécu des choses assez crispantes et j'ai fini par enchaîner les relations crispantes avec les relations crispantes. Malgré la souffrance qu'engendrait chaque relation – soit professionnelle, amicale ou familiale – je prenais la vague et je surfais comme une championne de la souffrance... de la servitude humaine, ou plutôt de la connerie humaine.

Ses tours de magicien, mon ami ne les gardait pas que pour moi, et toutes celles qui avaient compté dans sa vie, étaient aussi bichonnées. Cela faisait qu'elles ne quittaient, ni ne s'éloignaient du portail le moindre du monde... enfin, pas de plus d'un mètre.

J'étais souvent gênée par toutes ces amitiés qu'il entretenait, les invitations au resto pour leurs anniversaires, ou les soirées hebdomadaires à taper le carton. Je ne faisais même pas partie de ce type de soirées... ma présence devait sûrement déranger.

Il arrivait que je sois invitée, quand les fêtes concernaient un ensemble de personnes. Mais alors je me sentais gênée car je ne savais jamais si les femmes que je rencontrais étaient du lard, du saucisson... ou de la terrine de lapin.

Chaque fois que je serrais la main à une autre femme, je ne pouvais m'empêcher de me demander si c'était une de celles qu'il avait séduites par son charme. Je me sentais un peu, beaucoup, terriblement... paranoïaque.

Sans oublier les appels téléphoniques de sa copine du Canada. Pendant plusieurs mois après le début de notre relation, elle était aussi convaincue que moi, qu'elle était la seule relation qu'il entretenait.

Ce n'était pas une vie paisible, cette situation était démentielle et difficile à gérer, car le comportement de mon ami ne me rassurait guère et je n'étais jamais en confiance. Les mensonges étaient souvent de la partie, je découvrais tout le temps des histoires auxquelles je n'avais aucune envie d'être mêlée. Mais je les acceptais – consciemment ou pas.

Je sais surtout qu'il était devenu mon univers et que j'avais terriblement besoin de lui.

Malgré tous ces aléas, il m'avait aidé aussi à passer le permis de conduire, à persévérer lors de mon apprentissage du ski, à passer des vacances dont je rêvais et à pratiquer d'innombrables autres activités que j'ai découvertes en sa compagnie.

Cela a duré deux ans de laborieux bonheur et de lourdes souffrances... jusqu'au jour où nous nous sommes séparés pour la je-ne-sais-plus-combientième fois... Quelques jours plus tard j'apprenais qu'il venait d'obtenir son divorce et par la même occasion son suicide.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
C'est la mère qui prend la femme ou la femme qui prend la mère ?	8
Dès que le vent soufflera, je repartira	25
L'hiver... Voilà les tempêtes !	49
J'ai eu si mal au cœur sur la mer en furie	58
Au dépourvu... tant pis !	70
Hohohoho hissez haut !	74
Mais elle ne prend pas la femme qui préfère la montagne !	80
Moi la mère elle m'a prise comme on prend un taxi	106
Je sais c'est pas marrant mais c'était mon destin	114
Elle ne prendra pas la femme... qui est en moi !	133
Épilogue	140
Conclusion	142
Tarte Tattin !!! de Potimarron & Châtaignes	143



Dépôt légal : décembre 2011

ISBN de la version imprimée : 979-10-90013-06-3

ISBN de la version électronique : 979-10-90013-07-0

Ce livre est commandable en version papier imprimée à la demande ou en version électronique complète sur la page :

<http://www.ibex-books.com/livres/la-mere-a-boire/>



La vie n'est pas toujours un long fleuve tranquille, ni une mer calme et sans écueil. La Mère à Boire est une tranche de vie. Celle d'une femme aux prises avec les difficultés du quotidien, écrasée par ses responsabilités de mère. Elle y raconte ses joies, ses peines, ses moments de désespoir et comment la montagne l'a aidée à prendre confiance en elle et à surmonter les obstacles de l'existence. Récit plus thérapeutique que technique, à aimer comme à détester, pour s'émouvoir et pour rigoler.



ibex
books

<http://www.ibex-books.com>

